Document generated on 07/19/2025 1:39 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le trou

Jonas Ekhr

Number 84, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13489ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ekhr, J. (2000). Le trou. *Moebius*, (84), 67–80.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Jonas Ekhr

Le trou

On n'avance pas beaucoup dans un trou, bien sûr. Tu as l'air de te plaindre, mais est-ce ta faute? Tu as si peu de place qu'à peine tu peux t'allonger. Tu te tiens assis, en général, quand ce n'est pas debout, plus rarement accroupi ou à genoux, car cela demande des efforts, et tu es peu endurant. Tu te tiens debout lorsque tu veux voir ce qui se passe dehors. On a beau haïr le monde, on ne se lasse pas du spectacle. Ceci serait un paradoxe si la haine n'était pas autre chose qu'une espèce d'animal ou d'estomac qu'il faut alimenter sans cesse. Dehors, il y a toujours quelque chose d'insignifiant à voir. Dehors, tu veux dire: hors du trou. C'est, si on veut, dès que tu mets ta tête un peu plus haut que les rebords du trou, qu'alors le spectacle commence. Même le ciel, tu ne le vois qu'avec la tête hors du trou. Le ciel alors est au-dessus de ta tête, tandis qu'au fond du trou, le ciel n'est nulle part, il n'y a plus de ciel, il n'y a rien — ou *ça* y ressemble fort. Dans ton cas, ce qui est difficile, c'est que tu ne peux te passer du spectacle, mais que la station debout n'est pas ta position favorite. Tu aimes bien mieux t'asseoir. Mais tu t'ennuies. Alors, tu te relèves et, aussitôt, une douleur dans les jambes et le dos te fait rasseoir. Le trou, c'est une lutte.

*

Pour décrire le trou, il faut fermer les yeux, oublier que tu fermes les yeux et que tu penses au trou. C'est drôle mais, si tu y penses, le trou le sait, il se dérobe, il se dissout, il s'efface, et tes yeux se rouvrent sans que tu aies rien vu. Fermer les yeux, donc, et faire autre

chose. Fredonner, par exemple, ou siffler, un petit air facile, un air qui court sur deux notes, un air de rien du tout, qui ne t'émeut surtout pas, qui ne fait pas danser, un air ennuyeux. Quand tu tiens bien cet air ou qu'il te tient bien, les yeux fermés toujours, tu essaies de sentir tes paupières puis de les voir, de l'intérieur. Et sitôt que tu vois apparaître, au bord de ton regard, comme *dans* ton œil, ces deux membranes palpitantes et blanches, tu regardes au travers. Tu vois des lignes s'aligner et dessiner des formes: silhouettes saoules, figures folles. Laisse au loin fuir ces fantômes, ébauches de toi qui se libèrent, volutes vides qui te voilent. Tu sens sûrement les fourmillements du sang dans tes paupières. Ta peau est fine, tes vaisseaux, nombreux. L'odyssée commence. Tu vas franchir des barrières vénérables, rapprocher des mondes que la nature séparait. Tu vas voir ce que d'autres n'ont pas vu, ne pouvaient pas voir, ne verront jamais, n'auront jamais vu.

*

Plus tu y penses, et plus il te semble que tu t'es toi-même mis dans le trou. D'une façon ou d'une autre, tu as dû *le* vouloir. Tu vivais ta vie sans penser à grand-chose et, tout d'un coup, tu fus au fond d'un trou que tu n'avais pas remarqué d'abord, comme ça, au fil des ans rasoirs, une seconde après l'autre, s'ajoutant à l'autre, formant minutes, heures, jours, semaines, mois, années, décennies, siècles. Comme une goutte imperceptiblement succède à une autre, une petite goutte puis une autre, et une autre encore. Et, un beau jour, comme on dit, le trou est là ou, plutôt, tu es dans le trou. Sans avoir rien changé à tes gestes ni à tes habitudes, sans avoir changé de place, tu te rends compte un jour que tu es dans un trou (que le *je* que tu es *est* soudain dans un trou), et une goutte d'eau tombe sur ton front et tu comprends qu'une autre va lui succéder et que le trou s'est creusé sous tes pieds sans bruit et continue à se creuser au rythme des gouttes. Il n'y a plus que ta tête qui dépasse, à peine ton cou, ta pomme d'Adam. Et à ces mots, voici que tu songes que tu es,

dans ce trou, le premier homme et le premier arbre, le premier fruit et le premier bonheur, la tentation et le châtiment, le royaume et l'exil. Tout cela pour une goutte.

*

Il aurait fallu ne pas commencer, peut-être. Mais décide-t-on de cela? Au début, tu te levais résolument, tu t'asseyais résolument, tu t'agitais et t'immobilisais résolument. Rien ne s'échappait dont tu n'aies voulu l'échappée, rien ne se taisait que tu n'aies voulu faire taire. Tu jouais avec tes joues, brassais avec tes bras, machinais avec tes mains, jonglais avec tes jambes, dansais avec ton dos, inventais avec ton ventre. Tu aspirais, respirais, soupirais d'aise et de plaisir. Puis quelque chose se grippa. Rien de précis mais assez pour te raidir, pour te crisper. La douleur vint avec la raideur. Ta figure figée, ton corps racorni, ton esprit repu, tout virait à l'hiver. Tu t'enfonças, te desséchas, t'amenuisas. Rêves réduits à rien, rires rentrés, rage, aigreur. Le trou sous toi se creusait. Tes pieds s'éloignaient de ta tête, tes yeux de ton visage, le ciel de la terre. Les mots sortis de ta bouche n'y voulaient plus rentrer. Ceux qui n'en sortaient plus moisirent. Tes rares pensées charriaient une langue noire, putride, ignoble. Tu t'abandonnas à l'abandon, aux charmes du cauchemar, aux chaleurs de l'effroi. Tu te livras à l'ivresse de l'ombre, t'offris aux furies des tréfonds, sombras dans un songe de ruine et d'horreur. Le trou où tu te terrais te terrorisait.

*

Cela dura puis, comme tout, passa. Tu considéras ton antre avec patience, tu t'y apprivoisas lentement, sans y songer. Il y eut ce premier printemps autour de toi. Les arbres se couvrirent de fleurs blanches, jaunes, roses. Tu en guettais l'éclosion avec nervosité, craignant toujours qu'un accident abîmât l'œuvre qui s'ébauchait. Le trou où tu errais fleurit lui aussi. Cela débuta par une branche de lilas mauve au-dessus du fauteuil. Elle

sortait du mur, raide comme un bras coupé. Une grappe de fleurs minuscules pesait vers le sol. Il y eut ces jonquilles qu'un matin fit éclore au pied de ton lit. Avant de te lever, tu contemplais leurs bouches d'or, rondes et grandes ouvertes, comme stupéfiées. Il y eut surtout ces pensées aux yeux de velours qui envahirent ta salle de bain et qui, quand tu étais nu, t'observaient en silence. Tu marchais légèrement entre leurs touffes inodores, feignant de ne pas voir leur manège indiscret, cachant comme tu pouvais ton intimité. Ton plaisir fut grand encore quand, dans un coin un peu sombre où tu ne t'attardais pas, poussa ce groupe de tulipes, d'un rouge éclatant, et dont les tiges s'élevaient droites, lisses et sans défaut. Avec ces créatures autour de toi, le temps passait parfois plus lentement, parfois plus vite.

*

Le temps est à la fois ce qui abonde et creuse, ce qui fuit et fonde, ce qui se rétracte et s'étire, ce qui coule et brûle. Tu t'y noies chaque fois que tu cesses de vivre pour te regarder être. Le trou accueille ces va-et-vient navrants. Il en régit la durée et l'étendue, il en ordonne la venue et la fuite, il en efface ou garde la trace. Où que tu ailles, tu tournes autour de son axe, oubliant que trois femmes jadis jouèrent longtemps de ce joug. Tu as mesuré les distances d'un bord à l'autre. Mais les pas que tu fais sont sans fin. Tu pourrais les refaire encore qu'ils ne te donneraient pas la mesure des choses, seulement une idée de leur étrangeté. Ainsi, jamais elles ne manquent de t'entourer de leurs ombres vivantes. Pourtant, dès qu'elles se livrent, les voilà changées en résidus de matière morte. Tu n'en connais alors que ce qu'en saisissent ta peau, tes nerfs, ton appareil. Et nul ne sait ce qui se passe entre et dans tes fibres, quand, les serrant dans ta main, tu sens leur insensibilité lentement te gagner. Les choses reprennent vie dès que tu les délivres: les sons qu'elles font en tombant sur le sol, les jeux qu'elles inventent avec la lumière, tout cela témoigne

d'une énergie à l'œuvre, d'un travail continu et secret auquel tu ne peux rien, à quoi tu dois beaucoup.

*

Dans le trou, cependant, si retiré soit-il, tu n'es à l'abri de rien. Les autres ne sont pas seulement là de simples ombres qui te hantent. Nuit et jour à tes côtés, ils t'accompagnent dans ton périple. Est-ce pour eux que tu fais ce voyage? Est-ce pour eux que tu as choisi ce chemin qui, comme en plein bois, ne conduit nulle part? Ils sont tous là quoi qu'il arrive, et tu te défies d'eux plus encore que de toi-même. N'écoute pas leurs avis avares. Ils ne savent rien de ce qui est, toi seul le sais. Car ce qu'ils savent n'a pas la saveur de ce qu'ils ignorent, tandis que ce que tu ne sais pas a déjà l'aura de ce que tu sais. À quoi bon ces doutes. D'où tu es, tu peux tout observer. Bien sûr, les choses se dérobent au regard, la lumière ment au temps qui la porte, et la vie joue à mépriser la mort dont elle envie la force. Mais la beauté des trois règnes t'entoure. N'écoute pas les cris de peur ou d'espoir. La foule qui rôde est aveugle, ne suis pas son courant rapide. L'ivresse qui la gagne la mène à sa perte. Au terme de sa course, un rien l'enthousiasme, et elle s'y précipite. Toi, tu te postes au fond du trou. Dans le tumulte de tes pensées, tu suis la marche apaisée d'un nuage. Les yeux fermés, tu t'abandonnes au ciel que ta vision dévoile.

*

Le cercle s'ouvre au-dessus de toi. Tu le parcours comme on marche dans le lit d'un fleuve: à grands pas que freine une force invisible. Rien ne rebute ces enjambées imaginaires qui te mènent au bout des mots, là où le rien s'enracine et menace. Tu vas rarement plus loin sans précaution. L'esprit sait trop bien ce qui l'attend au-delà de cette limite: ici commence une descente dont il redoute la pente. Le danger n'est pas de refaire le même chemin dans l'autre sens; c'est d'en prendre un dont l'issue est tracée; c'est de cheminer pour rien.

On ne sait pas quand le cercle se referme. Ouvert ou fermé, le parcours est sans fin. Seul le centre sait ce qu'il en est, peut-être, mais de cela tu ne sais rien, sinon que tu n'es même pas, du trou où tu trônes, le centre exact. Ainsi s'écoule le fleuve: comme un présent sans retour, dans un espace étroit comme le chas d'une aiguille, à la source indéterminable. Tu voyages en restant sur l'unique rive. Autour de toi, les ruines s'accumulent, les signes s'effacent. L'horizon est une mélodie muette, encombrée de nuées sonores. Il faut lire à rebours, en partant de la phrase entière, pour arriver au mot, à la lettre, au souffle. Même ainsi, le sens se dérobe. Est-ce en vain que tu scrutes le mur devant toi plein de rides?

*

Tu avais le visage baissé quand une feuille tomba sur le sol. C'était une feuille du lierre qui envahissait ton antre, au nord. Tu ne la saisis pas d'abord et la contemplas. Tu observas le réseau de nervures, la découpe échancrée, l'arrondi des lobes. Deux de tes doigts se fermèrent sur le pétiole délicat. Tu la portas à tes lèvres, mordis le tissu tendre et spongieux, suças la chlorophylle. Ta bouche s'emplit tout d'un coup d'un parfum frais et nouveau, amer. Il fit froid et tu levas les yeux. Au loin la lumière déclinait, expirant en bouffées bleues et mauves. Mais tu ne voyais à l'horizon qu'un jeu d'équations exactes. Pas un chatoiement que tu n'eusses pu calculer, pas une teinte qui n'eût sa formule sûre et vérifiable. Tu te souvenais de Maxwell et de ses réflexions. Chaque atome autour de toi bougeait au gré de courants électriques, de flux insoupçonnables. Toi-même étais un composé atomique doué de certaines propriétés, le lieu étroit d'autres magnétismes. Tu mâchais maintenant la feuille, avalais son suc piquant. Le ciel était taché d'éclaboussures dorées, zébré d'éclats jaunes. La Terre en pivotant retournait dans l'ombre. Ta bouche était pleine d'une bouillie aigre, d'un jus acide. Sans renier tes calculs, tu crachas au loin les reliefs âcres.

*

En somme, tu es enfermé ici sans amertume. Rien ne te manque dans ce trou où tu ne peux faire, pourtant, que quelques pas. Tu sais que l'espace autour de toi a plusieurs faces, et que tout cela est illusoire. Il n'y a de dehors qu'en dedans. Il n'y a de monde qu'en toi. Tu es l'espace unique de ton voyage, le seul seuil infranchissable, le seul ailleurs réellement visible. Aucun vœu ne t'est étranger comme celui d'être un autre. Aucune joie ne t'est interdite comme celle d'errer: en soi l'on va toujours au but. De ces quatre murs qui t'entourent, tu renonças ainsi de mesurer la hauteur, comme tu refuses d'évaluer le volume où tu évolues. Il n'y a à mesurer que la pensée qui se fonde, le vide dans sa lutte impondérable, l'au-delà du corps dans le temps sans durée. La traversée des apparences est un voyage en dehors qui ramène au dedans. Ton trou est ce cercle parfait à quoi centre et rayon font défaut. Qui en a cure? Pas *eux*, sans doute, occupés à guérir le vivant de vivre, envieux du rien dont *ils* se sentent la proie, avides de fusion avec le tout dont *ils* se croient vides, ignorant leurs désirs comme l'ombre la chair qui la projette au loin. Mais toi, tous tes désirs te sont connus, et tu sais n'être, entre deux sommeils, qu'une brève rêverie calculable.

*

Il faut recommencer. C'est ce qui arrive à ceux qui, d'une façon ou d'une autre, commencent. Cela va ensemble. On ne peut pas commencer et en rester là. Toi, en tout cas, tu ne peux pas. Recommencer, donc, mais comment? Tu l'as fait tant et tant de fois, tant et tant de fois tu l'as fait. Tu t'es levé, tu t'es accoudé au rebord, tantôt ici, tantôt là, tu as regardé devant toi, à gauche, à droite, au-dessus, en arrière, puis tu as rejoint ta place, un temps s'est écoulé, tu as attendu que ce temps s'écoule, un, deux, tu as recommencé. Que pourrais-tu bien faire de plus, maintenant? Que pourrais-tu bien faire d'autre? De quelque façon que tu te lèves, de

quelque côté que tu regardes, il faudra te lever, regarder, t'interrompre, attendre, recommencer. Tu ne décides pas de ces choses-là. Elles se passent en toi, autour de toi, près et loin de toi, avec et malgré toi. Ta pensée a beau se répéter ces mots: autre, autrement, quelqu'un d'autre, quelque chose d'autre, autrefois, autres mœurs, autre temps, tu n'y crois pas. Pour toi, même si l'on changeait ce trou en palais, même si l'on y plantait un bois, même si l'on y mettait une ville, une foule, il te faudrait te lever, regarder, devant toi, sur les côtés, en arrière, puis t'interrompre, et recommencer.

*

Ou alors, à nouveau, fermer les yeux, laisser se former les lignes et les formes, laisser s'ouvrir l'espace de l'absence, laisser l'espace s'étirer dans le silence, jusqu'à ce que des contours s'esquissent, jusqu'à ce que des couleurs sourdent. Laisser le rouge envahir l'azur, l'azur tourner au vert, le vert virer au jaune, et le jaune au noir. Laisser le blanc broyer ce noir, le blanc lividement remplir ce qui reste de vide et de noir. Tu es une tache blanche dans ce blanc sans tache. Pas un signe, non, mais une tache insigne. Dans ce blanc sans limites, tu peux très simplement tracer un trait, le trait de ton choix, aussi souvent que tu le souhaites, et dessiner ainsi ton pays, ta demeure, ta vie. La vie est ce trait dans l'impensable que la pensée rend plus tard futile. Il faut refaire le trait sans cesse, pour qu'il soit toujours présent, toujours nouveau, toujours autre. Que tu sois dans le trou ou ailleurs, finalement, c'est pareil. Tu feras sans arrêt le trait que ta pensée voudra effacer. Tu feras sans arrêt le trait que tu ne voulais pas faire et, une fois peut-être, parce que tu n'auras rien voulu, rien désiré, tu aimeras le trait que tu n'espérais pas. C'est ainsi que tu songes, tout au fond de ton gîte, car en un gîte tout est songe, à moins d'être mensonge.

*

Mensonge? Oui. Ou plutôt masque et mime. Cet objet que le regard dénude, ce cri que retient la bouche, cette salive que boit la gorge, ce mur que touche la peau, ce mot que trace la main: tu vis dans l'illusion depuis toujours. La méduse au fil de l'eau, l'embryon dans son jus ou le secret rongeur des cellules: inventions. Tu en as entendu parler, sans doute. Peut-être même as-tu connu quelque chose qui ressemblait à cela: comédies, artifices, clichés. L'imitation anime ce monde clos dont l'âme est la répétition. Ainsi le trou n'est pas vérité mais ce qui joue à la vérité. Tu fais semblant de t'y déplacer comme un ver dans sa gangue, par une suite de torsions, de contorsions, de reptations. Ta chair y laisse une trace claire que tu ne te lasses pas d'humer, l'odeur dorée dans l'ombre où tu transpires. Cet espace mesuré, sans face, n'a plus de fin. C'est le lieu que tu lies au lieu où tu passes. Une chaîne ininterrompue d'êtres à venir, un défi au temps simulé. Jamais si seul qu'au cœur du monde que tu hantes, tu t'agites infiniment au fond de ton bocal, tentant de remuer la vase où tout se féconde, pour que naisse à ton image une forme quelconque. Tu sais qu'il n'est pas vain de se hâter vers ce qui fuit sans cesse, car la joie est dans le jeu.

*

L'étreinte est une feinte. Ce lierre qui rampe à reculons sur le mur au-dessus de toi, caressant le crépi de son limbe tendre; cette racine qui chemine sous tes pieds, soulevant le sol de son poids patient; cette main qui saisit ta chair, la remue, l'excite, au bout d'un bras qui t'appartient: n'ont-ils pas l'air d'aimer? Tu t'emploies à suivre leurs traces, là sur le mur que le temps lézarde, là sur le sol que l'âge creuse, ici sur ton propre corps nu. Les sentiments s'observent ainsi, dans la distance que choisit la pensée, sans préjugé ni convoitise. Tu aimes tenir la douleur à portée de toi, comme pour t'en prévaloir. Le plaisir est plus pur dans le souvenir présent que dans le futur passé. L'amour vient toujours à celui qui voit. Tu as voulu concentrer ici les passions

et les drames que tant de vies achèvent et ramener le monde en un moment à ses vraies dimensions. Mais, dans ce lieu que rien ne limite, sauf le rien qui le fonde, la folie ne lâchera prise qu'à ton insu. Tu sais qu'elle te guette, avide, et parle. Dans ta tête déjà tu entends ses fifres, ses trompettes. Sa voix stridente essaie de chasser le chant qui te séduit, de corrompre le rythme qui bat dans le devenir des choses. Elle circule dans ton sang comme une parole de feu. Tu es sa seule proie possible.

*

Le trou est un théâtre. Un drame ininterrompu s'y déroule. Tu es un élément du décor factice qui habille l'espace. Parmi les objets qui t'entourent, le silence qui règne est trompeur. Le vide même se déguise, ivre de couleurs vives, avide de poids sonores. Le plus petit élément de matière lui suffit à donner le change. Tu es son meilleur allié dans la place, toujours prêt à montrer ta vigueur, à te porter toi-même en triomphe. Tu crois ainsi défier son principe sournois, porter atteinte à sa suprématie. Tu ne fais qu'ennoblir sa victoire évidente, facile, assurée. Toute résistance est depuis toujours inutile. Et les mensonges à ce sujet révèlent seulement la vérité heureuse. Tu envies cette foi du vide en soi-même qui se donne tant de force, cette énergie qui se nie à sa guise et que rien jamais n'ennuie ni ne lasse. C'est elle, te dis-tu, qui alimente ta part obscure, qui en programme à temps l'éveil. Elle t'a fait traverser les temps de détresse comme un animal sauvage passe dans le feu. Tu as survécu aux dieux et aux idoles. Tu t'es délié. Plus que jamais, pourtant, les mots de la machine broient les chants et les gestes. Le monde fuit dans la nuit creuse, et l'homme tue ce qui l'exalte. Tout semble, dans ce tourbillon, vouloir mourir. Mais la mort même est sans repos.

*

Si tu regardes en arrière, que vois-tu? La trace d'un corps qui se lova dans le fouillis des draps, des draps

qui font, sur le sol plat de ton antre, un dessin laiteux. La trace d'un corps qui n'est pas là mais que l'on devine, d'un corps qui fut le tien, maintenant que tu as quitté la place, que tu as emmené ce corps plus loin pour, avec lui, en contempler la trace. Ce corps absent, dont la présence est désignée par les draps en désordre, c'est le sens, te dis-tu, l'éternel absent du monde de signes que tu hantes et dont l'ordre abstrait sans cesse invente la même histoire, la même énigme. Tout ton antre est plein de ces signes: ces draps que ton corps dérangea, ces livres que tu laisses ouverts, ces objets de toilette dont tu ornas le lavabo, ces vêtements que supporte un dossier de chaise, ces chaussures par terre que tes doigts délacèrent, ces photos que tu fis d'un hier enfui. Mais, si tu te penches en avant ou en arrière, ton corps, lui, ne se dérobe pas. Rien sans lui ne s'accomplit. Parce qu'il ignore son histoire, rien ne l'indiffère, et il abhorre l'espoir autant que l'ennui. Le désir n'est pour lui qu'une chimie qui s'électrise, une polarité fluide et exacte. Lui aussi est parcouru de signes dont il est le miroir, et le temps en lui s'arrête à jamais mobile.

*

Ces livres, justement, qu'un peu de vent ouvre au hasard et dont tu aimais tant faire bruire les pages, que disent-ils de tout cela? Tu ne lis plus depuis ce jour où les mots, sous tes yeux, fuirent et fondirent, comme ces gouttes d'eau qu'un peu d'air évapore. Formes vides et diaphanes, tu ne vois plus à travers elles que le grain du papier, tu ne sens plus que leur odeur de cellophane. Ou, quand les mots parfois te sautent encore à la figure, tu crois voir courir des fourmis muettes, alignées sans autre but que de former des lignes droites, par un goût de la symétrie pas même explicable. Longtemps, tu avais cru parler le langage des livres, et que les livres parlaient le tien aussi. Et tu allais d'un livre à l'autre, jamais étranger au nouveau pays que tu visitais et dont tu sentais en toi plonger les racines, comme si ta vie faisait un rêve et se renversait. Mais, un jour, les mondes où tu

aimais errer ne s'ouvrirent plus sur ton passage. Tu restas sur les rives de fleuves qui coulaient, silencieux et mornes. Aucune image ne surgit des profondeurs où tu n'avais plus accès et, en surface, tu distinguas cette épaisseur opaque que t'avait cachée l'ivresse d'un courant habile. Aujourd'hui, les livres que tu rouvres ne renouent pas avec ton rêve interrompu.

*

Cette façon d'être, crois-tu, t'est propre. Il n'y aurait plus ici-bas de ces cavernes solitaires où l'homme se terre. Le monde ne serait pas ce temple vide d'où tous les pas se hâtent, d'où tous les dieux s'enfuient, d'où divergent tous les silences. Le trou que tu peuples et dépeuples au gré de courses sans suite, ce trou qui te fait et défait comme la terre donne et prend toute vie à jamais, ce serait toi tout entier, premier et dernier, béant et plein, ouvert et clos, un et nombre. Façons d'être, encore, cette forme pensive à quoi rien n'échappe, cette âme innervée à quoi rien ne déroge. Hélas, tu ne sais plus si penser rend heureux ou plaintif. Dans ce trou qui te connaît, tu as perdu le souvenir de ce que tu es, si tu le fus jamais. Près de toi, sur la pierre, tu vois la trace du menton que tu poses quand tu es las, celle de tes doigts qui s'accrochent quand tu te hisses, et la poussière que n'ont pas écartée tes bras négligents. Jamais la pierre ne t'a paru si neutre ni si pure. L'oreille nue, tu écoutes son chant caverneux et, dans ses nervures dorées, l'appel vibrant du quartz. C'est un moment de l'improvisation universelle. Unique et sans retour, il est à peine passé dans l'air ému qu'un autre lui succède, avec l'arrogance de ces héros que leur jeunesse auréole.

*

Parfois, le trou te trouble. À la surface de la terre que lave l'horizon, il ne forme sans doute qu'une intaille infime, mais elle est ton œuvre. N'es-tu pas l'âme de cet amer enclos, l'esprit de ce boyau pensif, l'orfèvre

de ce joyau secret que l'ombre admire? Mais cette question t'agace. Tu vois autour de toi la paroi sans fin qui t'obsède, sous toi le sol qui rend un son sourd, et, au-dessus, l'azur austère et désinvolte: tu es prisonnier de la caverne où dorment *l'inconnu et la nuit.* Entre ces deux empires perdus, tu trembles de trouver la voie, tel un ange angoissé à qui la pureté répugne. Car si la vie se fonde sur rien, la seule issue est de tout perdre. Toi, l'artiste détaché qui renia son art pour mieux lui survivre, serais-tu de ces temps impies la seule certitude? Ce corps mobile entre ces murs, cette parole émue, cette tension joyeuse au cœur de l'invisible, et même ce crâne que tu tiens à deux mains, sont le même lieu d'un rêve durable. Les pas que tu fais en dormant te portent plus loin que le souvenir lui-même, au-delà du fleuve que noie la pensée. Nul n'explore en vain l'abîme étroit du recueillement. Dans le tissu déchiré des vies sans nombre qui se succèdent, le vide est ce qui fait que la vie continue, comme un chemin ouvert dans le vent.

*

Ton odyssée dans ce réduit est sans égale. Pour tes exploits, tu ne dois affronter ni dragon enflammé ni taureau furieux. Pour ton périple, tu n'as pas à fuir entre Charybde et Scylla, et les sirènes ne retentissent pas autour de ta coque agile. Pour ton œuvre, tu ne reçois l'aide d'aucune déesse ni d'aucune vierge, et nulle part, pour ton repos, une épouse ne t'attend en tissant la toile d'un amour morbide. Pour ton triomphe, aucun laurier ne couronne ton front, et le bavard Pindare ne compose pas d'ode. Pour ta postérité, ni femme, ni frère, ni fils, ni fille, ni parenté ne souillent ta couche de leur salive tiède. Pour ton profit, aucun pays ne t'est livré au pied de noires Symplégades, aucune cité ne te doit d'issir d'une terre édentée. Pour ta mémoire, tu n'as à te faire passer pour personne, et ton nom peu illustre n'est pas scandé autour des faisceaux et des feux. Pour ta gloire, tu ne cours pas sur les eaux bleues, tu ne conquiers pas la toison d'or, tu n'éventres pas la statue équestre, tu ne désespères pas les Hespérides, tu ne délies

aucun dédale, tu ne dépites pas le python sacré, tu ne donnes pas le fruit à Vénus. Mais ta victoire est plus entière. Par les sentiers verbeux, un jour, tu t'en vas seul, cherchant vers le silence ton passage. Tu n'en es jamais sûr.